



Intronisé au Grand Palais, FAB Paris reste un salon d'art trop français

PAGE 31



CULTURE

Intronisé au Grand Palais, le salon d'art FAB Paris se donne une chance pour gagner ses galons

Béatrice de Rochebouët

Fusion entre Fine Arts Paris et la Biennale des antiquaires, la manifestation généraliste gagne en prestige en investissant la nef. Mais il lui reste à monter en gamme et à devenir plus internationale.

L'écran du nouveau Grand Palais se mérite. Si l'on y est, c'est que l'on est important. Ou susceptible de le devenir. C'est bien l'intention de FAB Paris, ce salon d'art généraliste à l'appellation toujours pas ancrée dans les esprits, née de la fusion des entités Fine Arts Paris et la Biennale des antiquaires, toutes deux définitivement enterrées. Son installation sous la verrière, dans le

sillage d'Art Basel Paris (en octobre) et de Paris Photo (en novembre), lui donne un sacré coup de projecteur. Et une chance à ne pas manquer pour que la capitale retrouve une manifestation de haut niveau, digne du temps de la prestigieuse biennale. Ce doublé unique d'antiquaires et de joailliers qui lui avait permis d'attirer le monde entier.

Le socle est là, pavé de bonnes intentions, pour que grandisse cette troisième édition réunissant 100 exposants,

allant de l'Antiquité au contemporain, soit un tiers d'étrangers et un tiers de nouveaux entrants. Il ne pourra toutefois guère en accueillir plus de 130 à l'avenir, l'exploitation des coursives étant impossible pour du mobilier d'art en raison de problèmes de sécurité. « J'y crois beaucoup car c'est le seul salon pluridisciplinaire dans une ville qui n'a pas d'équivalent à tous les points de vue, même s'il s'adresse à un public plus local, surtout européen », claironne

Franck Prazan, le grand spécialiste de l'École de Paris des années 1950. Très bien placé, à l'entrée du carré central, cet habitué d'Art Basel (Paris et Bâle) ou de la Tefaf (Maastricht et New York) sait de quoi il parle. En avant sur son stand : un Alberto Magnelli, *Organique (n°1)* de 1965, toile géométrique jaune et rouge, proposée à 320 000 euros. Un prix loin des millions réservés aux très grandes foires et aux salles de ventes où s'est envolée à 6,2 millions de dollars, mercredi soir, chez Sotheby's à New York, la banane accrochée par son scotch de Maurizio Cattelan qu'Emmanuel Perrotin avait présentée, en 2019, à Art Basel Miami.

Loin de ses hautes sphères, les attentes - à leur niveau! - des marchands de FAB Paris sont grandes. Et de sa réussite, sonnante et trébuchante, dépend son avenir. Malgré un climat très morose en France, l'appétit de découvertes était au rendez-vous, mercredi, au traditionnel dîner de gala. Un cercle, entre-soi principalement franco-français, dans un Grand Palais pourtant glacial toujours impossible à chauffer. Insolite parterre de 800 convives ayant gardé leurs manteaux, leurs doudounes et même leurs bonnets, emmitoufflés de plaids blancs et beiges mis sur les chaises à l'annonce du coup de froid de la nuit. Quelques rares veinards en smoking semblaient plus protégés aux tables des allées ou près de rares vieillottes souffleries rouges, installées seulement au dessert chocolaté - glacé! - du dîner concocté par Dalloyau.

Ces aléas du climat n'ont pas empêché la bonne humeur. Le mot d'ordre de cette soirée fut d'éviter de toujours critiquer, un mal bien français, et d'insuffler un message positif. Même s'« il manque à ce salon cette note de fantaisie, cette touche d'Éros qui vous transporte et vous fait dire waouh. L'époque n'est plus aux folles pagodes chinoises de la biennale. Il faut trouver un juste milieu », souligne un grand décorateur parisien. Oublions la biennale, un modèle déjà vieux que son organisateur, le Syndicat national des antiquaires, a fini par tuer à petit feu.

Son intérêt est d'avoir fait se rapprocher la biennale en fin de course avec Fine Arts en devenir (salon monté par les fondateurs du réputé Salon du dessin, sous la houlette de Louis de Bay-

ser), pour ouvrir à FAB Paris les portes du Grand Palais. La condition d'une réussite pour cette dernière, la biennale y ayant sa place depuis des décennies dans un calendrier entièrement déjà rempli. Jusqu'en 2026, le syndicat est le chef d'orchestre du dîner. Après, il perd les rênes de ce salon, dont LVMH, propriétaire du mensuel *Connaissance des arts* dirigé par Guy Boyer, détient une part du capital. « Si LVMH a investi, c'est qu'il mise à plus ou moins long terme sur un succès, dans une approche globale de la marque, susceptible de faire venir du monde à Paris », souligne, confiant, Olivier Simmat, vieux sage ayant assuré le développement international au Musée d'Orsay.

On a toutefois du mal à comprendre pourquoi LVMH n'a pas mis le paquet cette année pour cette arrivée en fanfare au Grand Palais. Le moment où jamais pour frapper un grand coup, pour être un salon comme les autres, capable de rivaliser avec la Brafà, qui va fêter ses 70 ans, en janvier, à Bruxelles, et plus encore la Tefaf de Maastricht, en mars, toujours indétrônable, aux Pays-Bas. Au Grand Palais, le décorum est sobre et élégant, signé par l'architecte d'intérieur Sylvie Zerat, qui a déjà œuvré au Grand Palais éphémère pour ce même salon l'an dernier. Une tonalité dominante de beige et d'écru, dans des stands dotés de velums (toutefois à un mètre des cimaises, pour le désenfumage imposé par la sécurité aux règles draconiennes).

Dans les allées, l'œil aiguisé des connaisseurs a retenu le meilleur. Il commence avec l'ancien : une paire de sculptures en bois polychromes et dorées, *L'Annonciation*, venant de Sicile (fin du XVI^e-début du XVII^e siècle), vendue à l'ouverture par la galerie Sismann, pour 200 000 euros, à une fondation. Et se termine avec le contemporain : un one-man-show Alain Kirili, chez Éric Dereumaux (galerie RX), qui a repris l'estate et fait une première exposition à New York, en 2022, un an après la mort de cet artiste peu connu qui est à l'honneur depuis la réouverture du Musée de Saint-Étienne (50 000 euros la *Wall Painting* rouge et jusqu'à 150 000 euros les bronzes).

De belles ventes déjà chez Xavier

Eeckhout, qui a cédé dès le vernissage son petit bronze d'autruche de Bugatti pour 100 000 euros, ou la Galerie Alexis Pentcheff, qui a reconstitué une partie de l'atelier d'Henri Martin avec son bureau, son canapé, sa palette et onze tableaux de l'artiste, dont trois déjà vendus pendant le vernissage. Jean-Christophe Charbonnier, spécialisé en art du Japon, compte déjà sept transactions dont deux pour son armure dans son état intégral et un casque japonais d'une préciosité incroyable.

L'un des plus beaux stands qui nous rappellent la biennale est celui de Benjamin Steinitz, rare représentant d'un XVIII^e qui n'aime plus que l'exceptionnel. À ne pas manquer sous sa vitrine : trois vases montés en porcelaine de Chine à couverture «clair de lune» d'époque Yongzheng (1723-1735), provenant de la collection du baron Guy de Rothschild et autrefois dans la bibliothèque de l'hôtel Lambert, à Paris (850 000 euros).

Dans le design, la Galerie Jousse, père et fils, fait figure de solitaire avec un canapé de Martin Szekely, pièce unique pour une commande d'un particulier (920 000 euros). Ils se sont décidés il y a un mois à faire ce salon. Un pari qui ne leur déplaît pas. En espérant rencontrer quelques clients étrangers promis par la direction de FAB qui a, pour ce faire, organisé un colloque sur la politique d'acquisition des musées américains et français et annonce 60 groupes de visites. Jeudi après-midi, le vernissage était toutefois très clairsemé. ■

www.fabparis.com

Le mot d'ordre de cette soirée fut d'éviter de toujours critiquer, un mal bien français, et d'insuffler un message positif

GALERIE JEAN CHRISTOPHE CHARBONNIER, GALERIE ALEXIS PENTCHEFF, XAVIER EECKHOUT



Hon-Kozane Tachi-Do Gusoku, XVI^e-XVII^e siècle (Galerie Jean-Christophe Charbonnier) ; Le Bassin de Marquayrol, Henri Martin (Galerie Alexis Pentcheff) ; Autruche en marche, Rembrandt Bugatti (Galerie Xavier Eeckhout). GALERIE JEAN CHRISTOPHE CHARBONNIER, GALERIE ALEXIS PENTCHEFF, XAVIER EECKHOUT